

CHAPITRE XI

LOUIS DE BOURBON ET CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

Guerre contre la Bourgogne et destruction de Liège.

§ 1. — RUPTURE AVEC LA MAISON DE BOURGOGNE ; PREMIÈRE
PARTIE DE LA GUERRE.

SOMMAIRE. — Grande puissance de la maison de Bourgogne. — Causes générales de la guerre. — Premières hostilités. — Abdication de Heinsberg et avènement de Louis de Bourbon. — Commencement du règne de ce prince. — Sa déchéance. — Rupture ouverte avec la maison de Bourgogne. — Dévastation du pays de Herve. — Bataille de Montenaeken. — Traité de St-Trond et fin de la première partie de la guerre.

Nous allons assister maintenant à l'un des drames les plus tristes et les plus émouvants que puisse présenter l'histoire d'un pays.

Idée générale
de ce chapitre.

Une petite nation aux prises avec un colosse ; un roi puissant excitant cette nation à la lutte et l'abandonnant lâchement au moment décisif ; une poignée de 600 braves s'attaquant à toute une armée et succombant glorieusement ; enfin deux villes immenses s'écroulant sous les flammes et un peuple généreux proscrit sans pitié , telles sont les principales scènes qui vont se dérouler successivement sous nos yeux.

Grande puissance
de la maison
de Bourgogne
et causes générales
de la guerre.

Nous connaissons déjà le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, le vainqueur d'Othée. Or, ce prince avait laissé un fils qui devint l'un des souverains les plus puissants de son siècle.

Ce fils, c'était Philippe-le-Bon, qu'on appelait à juste titre le grand-duc d'Occident.

Outre la Bourgogne, il avait réuni sous son sceptre presque tous les pays dont se composait l'ancienne Belgique, tels que la Flandre, le Hainaut, le Brabant, l'ancien Limbourg, le Namur, le Luxembourg, etc., etc., qui jusqu'alors avaient formé de petits États indépendants les uns des autres et gouvernés par des dynasties particulières.

Non content de ces vastes domaines, il travaillait à les arrondir encore et à étendre de plus en plus sa puissance et son autorité.

La principauté de Liège avait nécessairement échappé à sa domination, car c'était une principauté ecclésiastique. Néanmoins Philippe chercha à s'y rendre tout-puissant et à y dominer par des moyens indirects, c'est-à-dire en y donnant le pouvoir à des princes de sa famille.

Or les Liégeois nourrissaient depuis longtemps une profonde antipathie contre cette maison de Bourgogne à laquelle ils devaient la défaite d'Othée et le triomphe de Jean de Bavière.

Philippe était donc pour eux un voisin aussi dangereux que détesté. Quelle que fût sa puissance, la moindre cause devait les armer contre lui ; car tels étaient le courage, le caractère entreprenant et vif de nos aïeux, qu'ils se laissaient entraîner par un premier mouvement de colère ou de vengeance, sans s'arrêter devant les conséquences que pouvait amener une lutte trop inégale.

Ajoutez à cela que le roi de France, qui était en guerre contre la maison de Bourgogne, employait tous les moyens pour exciter davantage encore le ressentiment des Liégeois et leur mettre les armes à la main, espérant ainsi se débarrasser lui-même d'un ennemi dangereux.

La politique tortueuse du roi de France, les projets d'agrandissement de Philippe et les rancunes des Liégeois nous expliquent donc suffisamment cette longue guerre contre

la Bourgogne ; voyons maintenant quelle en fut l'occasion et résumons-en les premiers événements.

Deux villes rivales, séparées seulement par la Meuse et appartenant l'une au comté de Namur, l'autre à la principauté de Liège, Bouvignes et Dinant, vivaient depuis longtemps dans un état d'hostilité presque permanent.

Pour mieux soutenir la lutte et se faire plus de mal, on avait élevé de part et d'autre sur les bords du fleuve une tour fortifiée, celle de *Crève-Cœur* du côté de Bouvignes, celle de *Mont-Orueil* du côté de Dinant.

Cette dernière tour avait été détruite après la bataille d'Othée, par suite de la sentence de Jean-sans-Pitié qui proscrivait les citadelles communales.

Les Dinantais la regrettaient vivement. En 1429, prévoyant de nouvelles luttes contre leurs belliqueux voisins, ils entreprirent de relever l'antique forteresse.

Cet acte déplut à Philippe-le-Bon, qui venait d'acheter le comté de Namur. Il voyait dans Mont-Orueil une menace pour ses sujets de Bouvignes, et somma les Dinantais de renoncer à leurs projets et de démolir les travaux commencés.

Mais les Dinantais se croyaient assurés de l'appui du roi de France ; cet appui leur était positivement promis. Ils se moquèrent donc des prétentions du duc et se préparèrent à entrer en campagne.

Les Liégeois se hâtèrent de prendre fait et cause pour leurs frères de Dinant, et, malgré les ordres de Heinsberg, ils coururent envahir les terres du comte de Namur, brûlant et ravageant tout sur leur passage.

Cette conduite était bien imprudente. Heinsberg le savait ; plus sage que ses sujets, il chercha à réparer le mal. Il s'efforça de calmer la colère du duc, et, pour obtenir la paix, il consentit à se présenter à Philippe en suppliant, le genou en terre, accompagné de vingt des principaux membres des États.

Cette paix et cette humiliation déplurent aux Liégeois : déjà ils avaient oublié les suites de la défaite d'Othée. L'évêque fut accusé de lâcheté ; on accumula grief sur grief, et le parti

Premiers événements
de la guerre.

opposé au prince, celui des d'Athin, exploitant le mécontentement général, provoqua la terrible sédition dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (1).

Les magistrats et l'évêque lui-même coururent les plus grands dangers; le règlement de Heinsberg fut momentanément aboli. Toutefois la grande masse de la population vit bientôt quelles étaient les intentions secrètes de Guillaume d'Athin. Sa colère se tourna contre ce dernier, et comme nous le savons déjà, la ville devint le théâtre d'une réaction sanglante.

Cependant peu à peu tout rentra dans l'ordre; mais les Liégeois ne prévoyaient guère les conséquences qui devaient résulter des embarras qu'ils suscitaient à l'évêque, et de la fougue irréfléchie qu'ils mettaient dans toutes leurs entreprises.

Heinsberg se dégoûta de sa position et chercha au-dehors les plaisirs et les distractions qu'il ne pouvait plus trouver chez lui; il s'attacha tous les jours davantage à la maison de Bourgogne, fit de fréquentes excursions à la cour de Philippe, et devint pour ainsi dire l'intime du duc. Celui-ci, qui voulait obtenir l'évêché pour l'un des siens, le recevait et le traitait avec les plus grands honneurs. Enfin il le gagna à tel point que l'évêque lui promit d'abdiquer en faveur de Louis de Bourbon, jeune prince de la maison de Bourgogne.

Cependant Heinsberg aimait encore les Liégeois : il se repentit bientôt de cette imprudente promesse qui devait livrer ses sujets à leur adversaire le plus redoutable. Le duc s'en aperçut et hâta le dénouement : il attira Heinsberg à La Haye, et là, jetant le masque, il le somma de se désister immédiatement de son évêché.

Le pauvre évêque essaya vainement de gagner du temps. On le conduisit au fond du palais, dans une salle toute tendue de noir. Là l'attendait un religieux franciscain, accompagné d'un bourreau, l'épée nue à la main. Le moine, s'approchant de lui, dit : « Révérendissime évêque, vous voyez de quoi il » s'agit : abdiquez sur-le-champ ou faites votre confession! » Heinsberg, plus mort que vif, consentit à tout, et abdiqua en

(1) Voir pages 152 et suivantes.

Abdication
de Heinsberg.

faveur du neveu de Philippe, Louis de Bourbon, moyennant une pension viagère de 8,000 florins.

Le pape, ayant besoin de l'appui de Philippe pour combattre les Turcs, qui menaçaient l'Occident, ratifia la convention sans même consulter le chapitre de Saint-Lambert, et Louis de Bourbon fut promu au siège épiscopal. C'était un jeune homme de 18 ans, qui étudiait encore à l'Université de Louvain!

Grande fut la consternation des Liégeois lorsqu'on apprit la renonciation de Heinsberg et l'avènement de Louis de Bourbon. On perdait un bon prince, et pouvait-on ne pas prévoir les maux que l'administration d'une créature de Philippe devait attirer sur le pays?

On songea d'abord à protester contre l'illégalité de cette nomination malheureuse; on résolut d'élire un mambour pour administrer provisoirement la principauté. Mais il fut impossible de s'entendre sur le mode d'élection; or, tandis que le chapitre et les États se disputaient entre eux, Louis de Bourbon coupa court à toute discussion en annonçant que tel jour il ferait son entrée solennelle dans la cité.

Cette entrée fut des plus magnifiques (20 juin 1458). Le jeune prince, vêtu d'écarlate et la tête couverte d'un petit chaperon, montait un cheval superbe. Deux évêques et plusieurs comtes marchaient à ses côtés; 500 chevaliers richement équipés formaient son escorte.

Le peuple admira le brillant cortège; il applaudit à la bonne mine, à l'humeur enjouée et à l'affabilité du jeune souverain, et oublia pour un moment les craintes qu'il avait conçues d'abord.

Mais le charme ne dura pas longtemps : on sut bientôt à quoi s'en tenir sur le caractère du nouveau prince.

Sans être livré à tous les vices qui souillèrent la vie de Henri de Gueldre et de Jean de Bavière, Louis de Bourbon n'avait pas plus de vocation ecclésiastique que ces princes et n'était pas plus propre qu'eux à occuper le siège épiscopal.

Sans expérience aucune, il ignorait complètement l'art de gouverner et de conduire le peuple. D'une humeur fière,

Avènement
de Louis de Bourbon;
caractère de ce prince.

hautaine et despotique, il méprisait ses sujets et faisait peu de cas des privilèges du pays. « Qu'avons-nous donc fait à ce » jeune homme? se demandait-on avec tristesse; il est à peine » arrivé parmi nous et déjà il nous hait mortellement! »

Adonné au plaisir et au luxe, il aimait passionnément l'argent et employait tous les moyens pour rançonner ses sujets. Il décréta des emprunts forcés, multiplia les confiscations et fabriqua de la fausse monnaie, ce qui lui valut le nom d'*Évêque mendiant* ou de *Premier mendiant* du pays.

Quand il avait bien rempli sa bourse, il allait en disiper le contenu à la cour de son oncle, le duc de Bourgogne.

Pour mieux satisfaire sa cupidité, il avait établi des procureurs fiscaux qui se livrèrent à d'énormes exactions, surtout dans les campagnes et dans les petites villes. On s'en plaignit au prince; mais celui-ci rejeta ces plaintes avec dédain, et menaça sévèrement ceux qui oseraient encore dénoncer ses agents.

Le peuple entreprit alors de se rendre justice par lui-même.

Des bandes de jeunes gens armés de bâtons et de toutes sortes d'armes se formèrent dans le pays de Looz pour fustiger les receveurs et enlever le fruit de leurs rapines. C'étaient les bandes des *Fustigeants*.

Les receveurs de Hasselt, de St-Trond et de Tongres furent attaqués d'abord et subirent le châtement favori des fustigeants: on les dépouilla de la partie inférieure de leurs vêtements, on les coucha la face contre terre, et on leur administra une rude bastonnade. On se saisit ensuite de leurs caisses, on pilla leurs demeures, et des registres et papiers du fisc on alluma un feu de joie sur le Marché.

L'institution de ces bandes de fustigeants, qui s'appelaient encore *Couleurvriers* et *Compagnons de la Verte tente* à cause de la couleur verte qu'ils avaient adoptée, donna bientôt lieu à de graves abus; le prince dut finir par nommer une commission chargée d'examiner la gestion de ses receveurs. Trois cent-six de ceux-ci furent dégradés et condamnés à de fortes amendes.

Ajoutons, pour dernier trait, que le nouveau prince était

aussi méchant que cupide, et qu'il ne pardonnait pas la moindre offense. Un jeune homme de Waremme, étant ivre, laissa échapper quelques paroles injurieuses à l'adresse de l'Élu. Celui-ci le fit arrêter et condamner. Le bourreau étendit le malheureux jeune homme sur une table, le poignarda, lui coupa les bras et les jambes tandis qu'il respirait encore, et enfin le décapita!

N'eût-il pas été le neveu du duc de Bourgogne, un tel prince devait nécessairement soulever la nation tout entière.

L'explosion ne se fit pas attendre. On parla tout haut de chasser le jeune despote et de le remplacer par un prince que le peuple choisirait librement.

Un tribun audacieux, habile et populaire, comme on en trouve toujours dans les moments de révolution, *Raes de Heers*, se mit à la tête des mécontents. Les États prononcèrent la déchéance de Louis de Bourbon et désignèrent pour évêque le prince *Ch. de Bade*; son frère, le *marquis de Bade*, proche parent de l'empereur Frédéric III, reçut le titre de mambour.

Le peuple applaudit avec enthousiasme à cette décision, et salua d'unanimes acclamations les noms des princes de Bade. Les armoiries de la maison de Bourgogne furent brisées et foulées aux pieds; une réception magnifique fut faite aux princes allemands.

Dès lors on se crut invincible; on se flatta de pouvoir affronter sans crainte toute la puissance de la maison de Bourgogne.

Le mambour devait amener un corps formidable de cavalerie et d'artillerie, et l'empereur avait promis son appui: d'ailleurs une partie des troupes de Philippe étaient engagées dans une guerre contre le roi de France, Louis XI, et celui-ci promettait monts et merveilles si on voulait prendre part à la lutte.

On croyait donc le moment venu; on brûlait d'en venir aux mains.

Quelques hommes sages et clairvoyants, tels que *Guillaume de Berlo*, essayèrent de détourner le peuple d'une lutte inégale et de dévoiler les motifs égoïstes qui poussaient Louis XI. On les accusa de timidité. *Raes* et son collègue, *Barré de Surlet*,

Déchéance

de Louis de Bourbon.

Guerre

contre la Bourgogne.

l'emportèrent : on contracta une alliance étroite avec le roi de France, et la guerre fut décidée.

Aussitôt les Liégeois envoyèrent à Philippe un héraut pour le défier à feu et à sang, et coururent aux armes sans même attendre la réponse du duc.

Ravage
du pays de Herve.

Le plan de campagne des chefs était d'envahir le Brabant et de porter ainsi la guerre au cœur même des possessions bourguignonnes. Mais tel n'était pas l'avis des métiers. Avides de pillages, ceux-ci voulaient d'abord ravager le pays de Herve, qui faisait partie du duché de Limbourg et des domaines du duc Philippe. Ce riche pays se trouvait sans défense et leur promettait de faciles dépouilles. Sans s'inquiéter du mambour ni du bourgmestre, ils déployèrent leurs bannières et se mirent en campagne.

Le marquis de Bade se vit forcé de les suivre, et les ravages commencèrent.

Le malheureux ban de Herve fut dévasté de fond en comble : plus de 25,000 hommes s'étaient répandus comme un torrent sur ce riche pays. Les villages furent incendiés, les églises pillées et profanées; la ville elle-même fut anéantie et la population impitoyablement massacrée.

Tels furent les excès auxquels les Liégeois se livrèrent, que le prince de Bade et les siens, vivement indignés, retournèrent en Allemagne sans même annoncer leur départ.

Le prince avait cru trouver une armée en règle, et il ne voyait devant lui que des bandes de pillards sans organisation et sans discipline.

Bataille
de Montenaeken.

Cependant le duc Philippe avait accepté le cartel, et quoique son fils, le comte de Charolais, fût encore en France avec la plus grande partie des troupes, il avait pris l'offensive et inquiétait les environs de Visé, de Tongres, de Maeseyck et même de Liège.

Quatre mille Liégeois allèrent au-devant de l'ennemi et s'établirent dans une position forte près de Montenaeken.

Les Bourguignons essayèrent vainement de les déloger; alors ils eurent recours à une fuite simulée. Aussitôt les Liégeois de les poursuivre; mais à peine furent-ils arrivés en rase campagne que la cavalerie bourguignonne, faisant tout-à-

coup volte-face, les culbuta de toutes parts et en massacra plus de la moitié (1465).

Se voyant abandonnés des princes de Bade et trompés par le roi de France, les Liégeois se laissèrent décourager par ce premier échec. L'armée qui avait ravagé le pays de Herve se hâta de lever le siège commencé de Limbourg et rentra en désordre dans la ville.

Le peuple demanda la paix à tout prix; les chefs durent négocier avec l'ennemi.

Philippe avait entrepris la guerre à contre-cœur, car il savait que les Liégeois étaient instigués par Louis XI et que celui-ci était le principal coupable. Il voulait s'assujettir le pays plutôt que de se venger de lui. Il se rendit donc aux désirs du peuple et accepta la paix, mais à la condition d'être reconnu comme mambour héréditaire et perpétuel de la principauté (22 décembre 1465).

Traité de St-Trond
et fin de la première
partie de la guerre.

§ 2. — SECONDE PARTIE DE LA GUERRE. — SIÈGE ET DESTRUCTION DE
DINANT.

Sommaire. — Opposition de Raes de Heers et des siens. — Reprise des
hostilités. — Insolence des Dinantais. — Siège et destruction de Dinant.

Raes de Heers, craignant d'être livré au duc, s'opposa violemment au traité dont il vient d'être question. Telle était son audace qu'il fit saisir, condamner et exécuter sur-le-champ l'ancien bourgmestre, Gilles de Metz, l'un des signataires de cette convention.

La grande majorité du peuple se soumit toutefois aux conditions du duc; mais le parti extrême, Raes de Heers, les coulevriers ou compagnons de la Tente verte, les créatures de Louis XI et en général tous ceux qui n'avaient plus d'espoir que dans la guerre, parvinrent bientôt à rallumer les hostilités.

Le bruit s'étant répandu que le comte de Charolais venait d'être battu à Montlhéry par le roi de France, tout le monde se hâta de reprendre les armes.

Reprise des hostilités.

Les Dinantais poussèrent l'audace et l'imprudence jusqu'aux dernières limites. Ils déchargèrent d'abord tout le poids de

leur colère sur leurs anciens ennemis et rivaux, les habitants de Bouvignes, et se mirent ensuite à ravager les terres du Hainaut et de Namur.

En guise de bannière, ils portaient devant eux un mannequin suspendu à une potence et couvert d'un manteau bourguignon sur lequel on avait cousu les armoiries du comte de Charolais. « Voilà, criaient-ils à leurs adversaires, voilà votre chef, le » faux et traître comte de Charolais, que le roi de France a fait » ou fera pendre ainsi qu'il est ici pendu ! » A cela ils ajoutaient une masse de vilains et grossiers outrages à l'adresse du duc, de la duchesse et de leur fils.

Tant d'audace ne resta pas impunie.

Le comte de Charolais était loin d'être vaincu. Après avoir dicté la paix à Louis XI, il se hâta d'accourir pour venger l'affront fait à l'écusson de Bourgogne.

Le vieux duc lui-même se sentit rajeuni par la colère et la vengeance. Quoique accablé d'infirmités, il se fit porter en litière jusqu'à Bouvignes, pour être témoin de la punition des Dinantais.

Cependant ceux-ci redoublaient d'insolence : ils avaient une confiance entière dans les fallacieuses promesses de Louis XI ; ils disposaient d'une armée nombreuse et regardaient leur ville comme imprenable.

Dinant était en effet la deuxième ville de la principauté. Elle faisait un immense commerce de *dinanderie* avec presque tous les pays de l'Europe, et renfermait une population aussi nombreuse qu'opulente. Ses murailles avaient douze pieds d'épaisseur ; elles étaient fortifiées de quatre-vingts tours, et jamais l'ennemi n'avait pu s'en rendre maître.

L'arrivée des Bourguignons ne diminua donc en rien l'arrogance et l'aveuglement des Dinantais. Ils firent massacrer et coupèrent en morceaux des messagers que les Bouvignois compâtissants leur avaient envoyés pour leur conseiller la paix ; ils ne cessaient de vomir des injures contre leurs ennemis : « Que pense-t-il donc, ce vieux duc, de venir ici se faire tuer » vilainement ? Et le jeune Charlotteau, qu'il aille se faire battre » à Monthéry ! Que nous veut-il, lui qui a le bec tout jaune » encore ?... » Tels étaient les propos insensés qu'ils lançaient

aux assiégeants. Et leur fameux mannequin, ils l'avaient placé au milieu d'un marais vis-à-vis de Bouvignes avec cette inscription : « Voici le roi des crapauds ! » Sur les murailles ils avaient dressé la statue d'une fileuse avec cette autre inscription :

Quand cette femme de filer cessera,
Le duc Philippe cette ville prendra.

Irrités de tant d'injures et de tant d'obstination, les princes jurèrent de raser la ville et de donner un exemple terrible à ceux qui essaieraient comme elle de braver leur puissance.

L'artillerie bourguignonne foudroya la place de trois côtés simultanément. Malgré les vives sorties des assiégés, l'ennemi emporta bientôt le faubourg de Leffe, et battit les remparts avec tant de furie que 60 pieds de muraille s'écroulèrent à la fois.

Alors les Dinantais perdirent courage. En vain le bourgmestre Guérin essayait-il de les ramener au combat : toute ardeur avait disparu ; de tous côtés on demandait à capituler.

Quiconque put s'enfuir se hâta de quitter la ville, et le comte de Charolais en prit possession (25 août 1466).

Le pillage commença le même jour. Les femmes, les enfants et les prêtres furent chassés sur la route de Liège : ne sachant où porter leurs pas, ils se tournaient vers la ville en poussant des cris lamentables, redemandaient leurs pères, leurs maris, leurs parents, et adressaient des adieux déchirants à ceux qu'ils ne devaient plus revoir.

Cependant les rues présentaient un spectacle plus triste encore. Partout on torturait les malheureux habitants pour découvrir de nouveaux trésors ; le sang des Dinantais coulait à flots ; en plusieurs endroits les Bourguignons s'entr'égorgeaient pour s'arracher les dépouilles dont ils étaient chargés.

La majeure partie de la population tomba sous le glaive ennemi : 800 bourgeois, principaux auteurs de la sédition, furent attachés deux à deux et précipités dans la Meuse.

Le pillage et les massacres durèrent trois jours. Charles, voulant enfin mettre un terme aux scènes de débauche et de

sang qu'il avait sous les yeux, donna l'ordre de recourir aux flammes, et bientôt cette ville opulente, qui avait compté plus de cinquante mille habitants, ne présenta plus qu'un vaste amas de décombres et de ruines.

La destruction de Dinant termina le deuxième acte de cette sanglante tragédie, qui devait avoir un dénouement plus terrible encore.

§ 3. — TROISIÈME PARTIE DE LA GUERRE. — SIÈGE ET DESTRUCTION DE LIÈGE.

SOMMAIRE. — Nouveau soulèvement des Liégeois. — Bataille de Brusthem et soumission du pays. — Dernière insurrection. — Les Franchimontois. — Destruction de la ville. — Dévastation du pays de Franchimont.

Les Liégeois discutaient encore sur les moyens de secourir Dinant lorsque le bourgmestre Guérin, arrivant en fuytif, leur apporta la nouvelle de la terrible catastrophe.

Aussitôt l'émeute éclata. On sonna la cloche du ban; on accusa les magistrats de lâcheté et de trahison; on demanda leur tête à grands cris. L'un d'eux, le bourgmestre Guillaume Dechamps, fut saisi et assommé; les autres parvinrent à se dérober à la fureur populaire.

Le calme se rétablit peu à peu; il fallait délibérer sur le parti à prendre. Les uns voulaient la paix, les autres se prononçaient pour la guerre. Mais comme le vainqueur de Dinant se montrait animé de sentiments pacifiques, on lui livra des otages et l'on promit de respecter les traités antérieurs.

La paix ne fut pas de longue durée. Louis XI fit de nouvelles promesses; les chefs populaires, Raes de Heers, Barré de Surllet et le sire de Berlo, exaltèrent de nouveau les esprits: la mort du duc Philippe fut le signal d'un nouveau soulèvement.

La ville de Huy se vit menacée d'abord. Elle s'était réconciliée avec Louis de Bourbon. Ce prince s'y était fait ordonner prêtre; il y avait fixé sa résidence et refusait obstinément de revenir dans sa capitale.

Les Liégeois décidèrent de punir les Hutois et de ramener le prince par la force. Ils marchèrent contre Huy, s'emparèrent de la place et la livrèrent au pillage; mais Louis de Bourbon leur échappa et se retira à Namur.

Lorsque *Charles-le-Téméraire* — c'est ainsi qu'on appela le comte de Charolais qui venait de succéder à Philippe — apprit ce nouvel attentat, il entra dans une colère violente. Il réunit aussitôt l'élite de ses troupes et envoya des hérauts, portant le glaive d'une main et une torche de l'autre, publier partout une guerre d'extermination.

Les Liégeois acceptèrent le défi. La cloche d'alarme résonna au loin; les milices accoururent de toutes les parties de la principauté, et toutes revendiquaient l'honneur de combattre au premier rang. L'étendard de saint Lambert, don de l'empereur Charlemagne, fut exposé sur le maître-autel. Le brave de Berlo se présenta revêtu de l'armure blanche et jura de mourir plutôt que d'abandonner le précieux étendard. Le chapitre le lui confia en grande cérémonie, et il se mit en marche suivi d'une armée d'environ trente mille hommes.

Cette armée, comme toujours, ne comprenait pour ainsi dire que des fantassins. Le roi de France, qui avait promis un puissant corps de cavalerie, n'envoya qu'un émissaire pour tromper encore les Liégeois et les exciter à la guerre!

La rencontre eut lieu à Brusthem, non loin de St-Trond.

Quoique fatiguées par une longue marche, nos troupes refusèrent de remettre l'attaque au lendemain, et, vers quatre heures après-midi, elles engagèrent la bataille.

Les Tongrois, qui avaient obtenu de combattre au premier rang, furent bientôt mis en déroute. Alors les Liégeois s'avancèrent à leur tour; rien ne leur résista d'abord: en un instant, quatre à cinq cents ennemis gisaient à leurs pieds. Les Bourguignons reculèrent, mais le duc lança en avant sa réserve, et fit en même temps jouer sa terrible artillerie: la première ligne liégeoise disparut tout entière. La deuxième et la troisième combattirent avec le même courage, mais elles aussi durent plier devant les charges redoublées de la cavalerie ennemie: à la tombée de la nuit, la déroute était complète (28 octobre 1467).

Bataille de Brusthem.

Nouveau soulèvement des Liégeois.

Cependant à Liège tout le monde était sur pied, attendant avec anxiété la nouvelle de la bataille. Enfin, vers dix heures, arrivèrent le sire de Berlo et sept autres cavaliers couverts de boue, de sueur et de sang. Ils avaient tenu leur serment : ils rapportaient l'étendard de saint Lambert, mais brisé et déchiré, et leur morne silence indiquait assez que Liège était vaincu.

La situation toutefois n'était pas complètement désespérée. L'armée bourguignonne aussi avait été fortement endommagée, et la mauvaise saison devait bientôt la forcer à la retraite. Quelques jours de résistance auraient pu sauver la patrie ; mais une défaite suffisait d'ordinaire pour décourager le peuple, et, malgré les efforts du brave de Berlo, les partisans de la paix l'emportèrent. Trois cents des principaux citoyens allèrent à la rencontre du vainqueur, pieds nus et en chemise, pour lui offrir humblement les clefs de la cité et se rendre à discrétion, sauf le feu et le fer.

Charles arriva bientôt après. Son entrée fut celle d'un conquérant et d'un vengeur : pour la rendre plus imposante, l'orgueilleux prince avait fait combler les fossés et abattre vingt toises de murailles.

Les Liégeois furent forcés d'assister à cette entrée solennelle. La tête découverte, la torche au poing et portant en signe de servitude la croix de Bourgogne sur la poitrine, ils bordaient les côtés des rues que le cortège devait parcourir.

Charles était accompagné du prince-évêque et de nombreux officiers de sa maison. Il était à cheval, l'épée nue à la main ; il portait sur son armure un riche manteau tout couvert de pierreries. Deux mille cuirassiers et deux mille archers formaient sa suite.

Le lendemain on sonna la cloche du ban pour rassembler le peuple. Le duc, montant avec sa suite sur une vaste estrade dressée en face du palais, communiqua aux Liégeois la sentence qu'il avait portée contre eux.

Cette sentence faisait du peuple liégeois un peuple esclave. Elle lui enlevait ses privilèges, ses libertés, ses forteresses et ses armes. Et, comme pour prouver que c'en était fait pour toujours de notre indépendance, le vainqueur fit renverser et

Soumission
des Liégeois.

transporter à Bruges l'antique Péron qui décorait la place du Marché et qui était devenu le glorieux symbole des libertés populaires.

Il confia ensuite le gouvernement de notre pays à son lieutenant, le seigneur Humbercourt, dont les odieuses violences rendirent de jour en jour plus insupportable le joug qui venait de s'appesantir sur notre malheureuse patrie.

Cependant une partie du peuple avait préféré l'exil à la domination étrangère ; plus de cinq mille habitants avaient quitté la ville.

Ces infortunés passèrent plusieurs mois dans les sauvages forêts des Ardennes. De nouvelles promesses de Louis XI, la misère, l'amour de la patrie et le désir d'obtenir vengeance les ramenèrent vers Liège. Dernière insurrection.

Une circonstance favorable les rendit maîtres de la place. Nos malheureux ancêtres, que leurs récents désastres n'avaient fait qu'exaspérer davantage, se laissèrent aller à de nouvelles illusions et reprirent une dernière fois les armes contre la domination bourguignonne.

A cette nouvelle, Humbercourt accourut avec deux mille cavaliers ; mais les Liégeois le surprirent à Tongres et dispersèrent sa troupe.

Louis de Bourbon et le légat du pape, qui s'étaient retirés dans cette même ville, tombèrent au pouvoir des insurgés et furent ramenés en triomphe au sein de la commune.

Charles-le-Téméraire se trouvait alors à Péronne en conférence avec Louis XI, l'auteur de tout le mal. Il allait accepter les propositions que son rival lui faisait, lorsqu'on vint lui annoncer tout-à-coup que les Liégeois avaient repris les armes et que Louis XI était l'instigateur de la révolte.

Le perfide roi de France n'avait pas cru qu'on céderait si tôt à ses instigations : il se trouvait ainsi pris dans ses propres pièges.

Charles frémit d'indignation et de colère : il prodigua au roi le titre de parjure et de traître ; il le fit enfermer dans la citadelle et le força à souscrire à toutes ses conditions, c'est-à-dire qu'il le mit en demeure de marcher avec lui contre ces mêmes Liégeois qu'il avait soulevés.

Siège de la ville.

Trahis et abandonnés par celui qui les avait poussés à la révolte, les Liégeois implorèrent la paix; mais Charles voulait donner un exemple aux autres cités: il rejeta leur demande, marcha contre eux et prit ses quartiers au milieu du faubourg *St^e-Walburge*, pour mettre le siège devant la place.

La ville n'avait plus ni portes, ni murailles, ni fossés, ni artillerie, et aucun chevalier n'était là pour conduire le peuple au combat. On songea néanmoins à la résistance; maints Bourguignons mordirent la poussière dans les nombreuses sorties que tentèrent les assiégés. Le perfide Louis XI, revêtu des insignes de Bourgogne, combattait aux côtés du duc et répondait par le cri: *Vive Bourgogne!* aux malheureux Liégeois qui imploraient son secours en criant: *Vive le roi! Vive la France!*

Cependant le nombre des défenseurs diminuait chaque jour. Chaque jour des familles entières abandonnaient leurs foyers pour aller chercher un refuge dans la forêt des Ardennes, et bientôt il ne resta plus dans la ville condamnée que le petit peuple, les proscrits et une petite troupe d'hommes dévoués, venus du pays de Franchimont.

Les

600 Franchimontois.

Le jour de l'assaut approchait. Au moment suprême, le désespoir inspira à six cents Franchimontois l'héroïque projet d'aller surprendre le roi et le duc au milieu des troupes qui les environnaient. Sous la conduite de deux chefs valeureux, Vincent de Bueren et George de Strailhe, comme eux déterminés à vaincre ou à mourir, ils sortent de la ville vers les dix heures du soir, se glissent dans un chemin creux pratiqué dans le rocher le long des remparts détruits, égorgent les sentinelles qu'ils trouvent sur leur passage et s'avancent avec précaution jusqu'aux logements mêmes des princes. Déjà ils sont sur le point d'achever leur courageuse entreprise, mais une attaque mal dirigée détruit tout espoir: nos héros se sont précipités sur la tente du duc d'Alençon qu'ils croient être celle du roi; l'alarme se répand aussitôt; les cris de guerre: *Saint Lambert! Bourgogne! France!* retentissent de tous côtés. Le roi et le duc, réveillés en sursaut, ont le temps d'accourir; une lutte inégale, mais terrible, s'engage, et les six cents Franchimontois succombent jusqu'au dernier en combattant pour la patrie.

Le lendemain on donna l'assaut (30 octobre 1468). La ville fut prise et livrée au pillage. L'élite des habitants s'était enfuie; le reste fut traité avec la plus grande barbarie. Plusieurs milliers d'hommes furent égorgés, des milliers de femmes et d'enfants précipités dans la Meuse! Les quarante mille soldats bourguignons s'étaient transformés en autant de bourreaux; les horreurs de Dinant furent de beaucoup surpassées. — Des auteurs portent à quarante mille le nombre des victimes de cet horrible massacre.

Louis XI assistait à ces scènes de désolation: du palais épiscopal où Charles l'avait conduit, il entendait les funèbres cris des mourants se mêler aux cris de joie d'une soldatesque effrénée, et il fut assez lâche pour féliciter le duc de Bourgogne et applaudir à son triomphe!

La ville ne présenta bientôt plus que l'aspect d'un désert. Les habitants avaient péri; les maisons étaient dévastées, mais elles étaient debout encore.

Le duc désirait détruire Liège de fond en comble; comme il conservait quelque scrupule, il consulta Louis XI, et celui-ci lui répondit par cet apologue: « Il y avait vis-à-vis de la chambre à coucher de mon père un arbre fort élevé, sur lequel venaient nicher des oiseaux criards. Comme cet importun voisinage troublait son sommeil, il fit abattre leurs nids par trois fois de suite; néanmoins ils revenaient toujours. Enfin, d'après le conseil de ses amis, il donna l'ordre de couper l'arbre, et son repos ne fut plus troublé. »

Charles comprit l'apologue et suivit le conseil qu'il renfermait. Un corps de quatre mille Limbourgeois fut chargé de compléter l'œuvre de destruction: on eut recours aux flammes, et ce que les flammes ne pouvaient dévorer, la pioche et le marteau le renversèrent. De cette ville si riche, si fière, si orgueilleuse, il ne resta que l'antique cathédrale, quelques églises et quelques demeures de prêtres!

Charles n'assista pas à l'œuvre des démolisseurs. Quand il eut donné ses derniers ordres, il s'embarqua sur la Meuse pour aller loger à Maestricht. Le fracas des ponts et des édifices qu'on renversait, le sifflement des flammes, le bruit de la ville qui

Destruction de la ville.

Dévastation du pays
de Franchimont.

s'écroulait de tous côtés auraient troublé son sommeil. Le remords, s'il l'avait connu, l'aurait troublé bien davantage!

Mais sa vengeance n'était pas assouvie. Il n'avait oublié ni les fidèles compagnons de Strailhe, qui laissaient des parents et des amis, ni les fugitifs qui s'étaient dérobés au fer vengeur.

Il s'avança donc vers le pays de Franchimont, et cette malheureuse contrée devint à son tour un théâtre de carnage et de dévastation.

Ses maisons et ses forges furent démolies; ses habitants et les fuyards auxquels ils avaient donné asile furent traqués comme des bêtes fauves : ceux qui échappèrent au froid et à la famine tombèrent sous les coups des Bourguignons.

C'est ainsi que ce noble peuple paya le dévouement sublime de ses enfants. Mais ce dévouement n'a pas été stérile : il a fait battre tous les cœurs, il a servi d'exemple aux générations suivantes, il a ennobli à jamais l'illustre nom des Franchimontois.

Quand l'étranger parcourt les sites pittoresques qui s'étendent entre Theux et Spa, il s'arrête à la vue de ruines gigantesques qui dominent une paisible vallée et un humble village.

Frappé d'admiration, il reconstruit en idée le vieux donjon tel qu'il était dans ses jours de gloire : il le flanque de ses tours crénelées et le munit de ses portes massives; il anime son rêve en plaçant sur les remparts des sentinelles vigilantes et en jetant des flots de soldats et de chevaliers dans les sentiers tortueux d'alentour.

Lorsque, revenant de son extase, il demande le nom de ces ruines, on lui répond : Franchimont ! A ce mot magique tout disparaît à ses yeux : il oublie l'antique édifice, ses tours crénelées, ses murailles, ses chevaliers, ses soldats, et, tournant vers la plaine ses regards empressés, il salue avec enthousiasme la patrie des héros. Car, bien mieux que le donjon féodal, ce petit village, tout noirci de fumée, parle au cœur de celui qui aime son pays. Qui pourrait, en le contemplant, ne pas croire entendre une voix solennelle lui jeter les mots de liberté et de patriotisme ? Qui pourrait, en face des scènes sanglantes qu'il rappelle à notre souvenir, ne pas se laisser aller à un sentiment de profonde indignation contre l'un de ces bouchers des peuples que la flatterie a couronnés de lauriers et décorés

du nom de héros ? Qui pourrait surtout ne pas maudire la perfidie et la lâcheté de ce roi malhonnête homme, abandonnant ses alliés au jour du danger et n'hésitant pas à se joindre à l'ennemi pour coopérer à la ruine et insulter au malheur du peuple généreux qu'il a poussé au combat ?

§ 4. — RECONSTRUCTION DE LA CITÉ ET RESTAURATION DES LIBERTÉS
PUBLIQUES.

SOMMAIRE. — Retour des exilés et commencement de la reconstruction de la ville. — Mort de Charles-le-Téméraire et avènement de Marie de Bourgogne. — Restauration des libertés publiques et nouvelle prospérité des Liégeois.

Liège ne présentait donc plus qu'un vaste monceau de ruines, au milieu desquelles s'élevaient çà et là quelques maisons isolées toutes noircies par les flammes.

Mais rien ne peut éteindre dans le cœur le noble amour de la patrie, lors même que cette patrie n'est plus qu'un désert. Les fugitifs errants dans les forêts voisines ne se laissèrent retenir ni par la tyrannie d'Humbercourt qui pesait sur le pays, ni par la crainte que leur inspirait le duc de Bourgogne. Ils revinrent peu à peu vers les lieux qui les avaient vus naître, et y rachetèrent, à poids d'argent, quelques parcelles de terrain choisies au hasard dans les environs des églises, pour y bâtir des cabanes de bois ou de chaume.

Cette reconstruction de la cité ne marcha d'abord que lentement, car Charles, qui connaissait et craignait les Liégeois, y mettait obstacle : il avait fixé le nombre de maisons qu'on pouvait rebâtir, et ce nombre ne s'élevait pas à cinq cents.

Mais le règne du Téméraire touchait à sa fin. Dominé par son ambition et par son caractère irascible, ce prince s'engagea bientôt dans une guerre imprudente contre les Suisses et les Lorrains. Il avait vaincu le roi de France, dompté les libres cités de Liège et de Gand; il croyait que rien ne pourrait plus lui résister. Il semblait ignorer combien les descendants de Guillaume Tell étaient terribles sur le champ de bataille. Sa présomption lui fut fatale : il succomba dans les célèbres batailles de Granson et de Morat, et alla, peu de temps après, se faire tuer au siège de Nancy (janvier 1477).

Retour des exilés
et première
reconstruction
de la ville.

Mort
de
Charles-le-Téméraire

C'est ainsi qu'une poignée d'hommes libres écrasa les armes du despotique Bourguignon et vengea les Liégeois de leur longue servitude.

Avènement de Marie de Bourgogne et restauration des libertés publiques.

La mort du Téméraire changeait complètement la situation.

Le puissant duc ne laissait pour lui succéder qu'une fille, jeune encore, Marie de Bourgogne. Or les circonstances étaient des plus graves, et la jeune princesse se trouvait dans la position la plus critique. Ses sujets menaçaient de se soulever contre elle, en même temps que le roi de France, Louis XI, envahissait ses États pour la dépouiller de son patrimoine.

Les Liégeois auraient pu se joindre aux ennemis de la princesse; mais ils ne le firent pas. Louis XI eut beau les exciter: ils rejetèrent ses propositions avec dédain et entamèrent des négociations avec la cour de Bourgogne.

Heureuse de ces dispositions pacifiques des Liégeois, la fille du Téméraire renonça à tous les droits que son père s'était arrogés sur notre pays.

Louis de Bourbon lui-même revint à de meilleurs sentiments: après avoir été le fléau de son peuple, il s'en montra le bien-facteur.

Il rendit à la commune ses libertés et ses privilèges; le Règlement de Heinsberg fut remis en vigueur; les Liégeois redevinrent une nation libre.

L'antique Péron devait dès lors reparaitre dans nos murs. Une brillante députation alla le rechercher en triomphe; le peuple le salua de mille acclamations; ce fut un bien beau jour celui où le symbole de nos libertés fut, après dix ans d'exil, replacé sur son piédestal, au milieu du Marché, dont il fait encore le plus bel ornement (18 juin 1478).

Liège oublia bientôt sa longue captivité. Ses maisons se rebâtirent comme par enchantement, ses remparts se relevèrent, ses habitants devinrent de plus en plus nombreux, le commerce et l'industrie reflourirent, l'aisance redevint générale.

Tout annonçait une nouvelle ère de prospérité, lorsque l'ambition et les violences de Guillaume de la Marck troublèrent de nouveau le repos public.

HISTOIRE
DU
PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur
ordinaire à l'Université de la même ville.



LIÈGE
IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—
1866
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Charles le Téméraire.